DE LA VIOLENCE ENONCIATIVE DANS « DANS CE FOUTU PAYS » : ASPECTS DISCURSIFS

N'GUESSAN Konan lazare
Université Alassane Ouatara
laznguessan71@yahoo.fr

Résumé : *Pierre KOUASSI est un jeune auteur ivoirien qui, choisissant « la voix/voie d'une écriture nouvelle, moderne et originale », s'inscrit chez les écrivains ivoiriens que la critique et les spécialistes du roman ivoirien appellent écrivains de troisième génération. Dans son œuvre intitulée « Dans ce foutu pays », il met en scène, Akatoua Citoyen, un narrateur désabusé et en totale perdition dans une société où les valeurs sociales ont foutu le camp. Face à ce bouleversement, il n'a que la parole comme arme de combat, comme moyen de révolte. En tant qu'arme, moyen de révolte, la parole présume donc une forme de violence plus ou moins aigüe. Cet article cherche à montrer les moyens linguistiques par lesquels s'opère cette violence à travers une mise en évidence de certaines formes énonciatives qui activent certains aspects sémantico-discursifs et pragmatico-discursifs.*

Mots-clés : violence verbale ; aspects sémantico-discursifs ; aspects pragmatico-discursifs ; formes énonciatives, mécanismes discursifs.

L'on découvre, dans « *Dans ce foutu pays*[29] », un style ingénieux dans lequel la truculence le dispute à la causticité pour offrir un univers de révolte, de marginalité, de laissé pour compte. En effet, les dictatures politiques et les folies militaires ont créé un climat de violence inouïe, de déstabilisation délibérée, d'indigence criante, de discrimination, de promesses non tenues et entretenu le mensonge à un tel point que la confiance ayant foutu le camp, il ne reste que l'amertume et la révolte dans l'esprit du peuple. Amertume et révolte qui se traduisent désormais chez le narrateur par la transgression des convenances sociales et langagières à l'image de quelqu'un qui n'a plus rien à perdre, parce qu'ayant subi tous les affres. En dépit de la peur cultivée dans l'esprit depuis longtemps, sa langue se délie et de la façon la plus acerbe comme pour regretter d'avoir attendu si longtemps avant de parler ou pour se libérer des interdits. Bravant toutes les contraintes, son langage devient une réaction contre le désordre social, à défaut, résultat des traumatismes et des frustrations que dévoilent son manque de retenue, la texture moqueuse et railleuse du discours qui se soldent par une violence, une agressivité verbale tous azimuts. En se plaçant dans le champ de la violence verbale qu'élaborent les théories énonciatives, interactionnelles et la sémantique discursive, l'intérêt de cette contribution est de se pencher sur les mécanismes énonciatifs de cette violence verbale à savoir les éléments qui mettent en œuvre celle-ci dans le discours du narrateur. Cela demande, bien avant, une approche des aspects sémantico-discursifs et pragmatico-discursifs.

I – Les aspects sémantico- discursifs

Un discours maîtrisé, tenu, décent procède toujours d'un usage équilibré, patient et organisé entre durcisseurs et adoucisseurs dont les influences se neutralisent de sorte à assurer sa recevabilité en termes d'adhésion des faces : la réduction des effets menaçants valide la compatibilité avec les faces, aptes désormais à accueillir le discours avec sérénité. En revanche, un déséquilibre en faveur des durcisseurs rompt cette sérénité en installant un climat conflictuel où l'un ou chacun

[29]KOFFI Kouassi Pierre : *Dans ce foutu pays*, Collection Encres Noires, Paris, L'Harmattan, 2014. Cet ouvrage constitue notre corpus.

http://univ-bejaia.dz/leu
© *Tous droits réservés*

des intervenants a tendance à créer chez l'autre, une sensation de mal-être par des excès de langage, une impolitesse, une incivilité, une insulte ou une injure, une offense (Galatanu ; Bellachhab : 2012). On parle alors de violence verbale. Elle se manifeste par des moyens intentionnels ou par des effets perlocutoires dont l'objectif est de déconstruire l'image de l'autre, à défaut, de créer un climat d'insécurité, mais aussi par des moyens non intentionnels, involontaires donc, mais qui, au final, créent les mêmes conditions conflictuelles. Considérant les moyens surtout intentionnels, le lexique constitue un champ d'investigation très intéressant en tant que relevant d'un choix stratégique du sujet parlant qui manifeste ainsi son intention communicative. Il en est de même pour le contenu propositionnel qui, en l'absence d'un lexique révélateur, s'emploie, derrière les suites syntagmatiques apparemment non violents, à montrer que le propos n'est pas neutre mais, au contraire, imprégné de violence au regard de considérations et de pratiques individuelles ou socioculturelles (idem).

1 – Le lexique

Les aspects sémantico-discursifs de la violence verbale, dans ce livre, sont perceptibles dans le système de références qu'organise le lexique utilisé par l'auteur. L'approche référentielle consiste, ici, à s'intéresser à la fonction référentielle du langage c'est-à-dire le discours produit par le narrateur à travers l'analyse du lexique qui s'appuiera sur la dénotation comme base initiale de l'interprétation sémantique mais surtout sur la connotation du fait qu'elle est plus productive si on s'en tient à ce qu'elle implique d'évocation, de caché, de suggestif et de symbolique. A partir d'un ensemble de procédures de figurativisation et de thématisation, l'analyse lexicale invite à un travail de sémantique discursive.

On parle de figurativisation lorsque des thèmes, des notions disloqués en divers éléments lexicaux installent un parcours figuratif, perçu comme un déroulement répétitif de figures ayant un lien avec un thème donné. Ici, un ensemble de signifiants sont corrélés à un thème c'est-à-dire qu'un ensemble de figures (mots) s'enchaînent, convergent vers une unité sémantique pour traduire une notion, formant ainsi un champ lexical. Ce mécanisme sémiotique est appelé figuration et forme avec l'iconisation les deux pans de la figurativisation. La thématisation, quant à elle, est la distribution d'une valeur sémantique, la façon dont elle se répète et se renouvelle à travers ses invariants et ses variables formelles tels qu'ils produisent, ensemble, une isotopie le long du parcours discursif. Dans son fonctionnement, la thématisation rappelle le champ sémantique.

Ces deux niveaux d'analyse à savoir la figuration et la thématisation permettront une approche de la violence verbale à travers le parcours figuratif de la violence tout court. Le jeu des figures et leur choix restent, bien entendu, liés à leurs valeurs dénotatives, pour certaines, et pour d'autres, à celles connotatives relativement à leur poids affectif, culturel ou idéologique :

> J'en ai **marre** de mener une **vie de boy, une vie de boy**, même pas, je vous le dis, car le **boy** au moins, a un toit, même **enfoncé dans les marécages**, il sait où s'abriter quand la nuit tombe, il sait où se réfugier quand les **balles rebelles des militaires sifflent**, il a quelqu'un pour lui donner de l'eau chaude pour **panser ses plaies** causées par les **coups de pieds dévastateurs** de son **maitre** dans son cul, il a une femme à côté de lui, ne serait-ce que pour tirer de son corps les puces qui **sucent ses dernières gouttelettes de sang**, il a une compagne d'infortune pour lui essuyer les **larmes** avec ses mains râpeuses qui offrent maintenant moins de caresses que **d'éraflures**, il a une véritable **souffre-douleur** qu'il peut **battre** chaque soir pour se

© Tous droits réservés

> convaincre que, malgré toutes les **brimades** et autres **humiliations** dont il est l'objet de la part de son Libanais de patron, il demeure un homme et donc le chef de la famille….p.11
>
> Je disais donc que j'aurais dû prévenir ce peuple **meurtri** qui pensait qu'après un demi-siècle de **règne sans partage des armes**, après **cinq décennies de cruauté** et de **terreur**, après toutes ces **années de chien** et de **vie de merde** dans le **camp Boiro**, un de ces **fameux et honteux noirs paradis** sur le continent, il fallait revenir à la raison, il ignorait qu'un capitaine n'aime pas ce genre de **revendications** que l'on fait naturellement et presque quotidiennement dans les pays démocratiques, alors là pas du tout, il devient **hystérique**, **fou furieux**, **incontrôlable** et **tire sur tout ce qui bouge**, cela me fait penser au film Western, ah ! je les adore, surtout lorsque les **bandits volent**, **violent**, **pillent** et **saccagent** allègrement tout sur leur passage, mais ce qui s'est passé dans ce pays dépasse la fiction, ce n'est pas du tout une mise en scène, ce n'est pas un simple **jeu de massacre**, absolument pas, c'est la réalité, alors là, j'en ai été **bouleversé, traumatisé**, c'est la preuve que les **parenthèses de sang** ouvertes dans ce pays ne se sont pas encore refermées, bon sang, **quelle atrocité**, des manifestants **piégés** dans un stade fermé à double tour et entouré de **chars ivres de fureur** comme des **tigres affamés**, une **fureur noire et aveuglante** comme un écran de fumée, je vous dis, **des manifestants massacrés** librement et fièrement à coups de **kalachnikov**, **des femmes violées** encore plus librement par des soldats devant les caméras surexcitées du monde entier, **des larmes**, encore **des larmes**, rien que des **larmes**, **du sang**, encore **du sang**, rien que **du sang**, **du sang** et **des larmes**, **des larmes** et **du sang**, des **larmes de sang** pour peindre, au nom de la démocratie, **cette sanglante et atroce répression**, croyez-moi, **le matin a été rouge** (…), c'est depuis ce **jour funeste** de septembre que j'ai su que les arbres aussi **versent des larmes** et que les collines ont **du sang** dans leurs entrailles….. pp. 18-19

On procédera à l'approche de l'agressivité énonciative, la violence verbale donc, par l'analyse des valeurs sémantiques actualisées par les éléments lexicaux marqués en gras dans les passages ci-dessus. Mais avant, on est tenté de dire que la tonalité est donnée à l'avance par le titre même de l'ouvrage à travers le terme *foutu pays*. Une telle caractérisation dénote une certaine amertume ou nervosité du narrateur qui ne compte plus se contrôler, meurtri par l'expérience de plusieurs années de dictature où on lui a fait croire que « tout va bien, tout baigne dans l'huile, pour le meilleur des mondes (p.7) ». Cette caractérisation est la résultante de son air désabusé qui le pousse irrémédiablement à la révolte : « j'en ai marre ». D'où la violence. Celle-ci se manifeste par des figures différentes qui peuvent se redistribuer en des isotopies thématiques internes telles la souffrance morale, la souffrance physique, la cruauté.

L'air de révolte arboré par le narrateur donne au discours une sorte de brutalité et de dureté qui formalise en quelque sorte la violence énonciative. Du point de vue moral, cet aspect est notable à travers quelques éléments des passages retenus : *en avoir marre,* c'est ne plus être en mesure de supporter quelque chose ou quelqu'un, c'est en avoir assez, c'est être à bout. C'est refuser, se révolter contre une situation qui cause de la souffrance morale (ou physique). Comme tel, ce terme entretient la notion de souffrance tout comme *une vie de merde, années de chien* qui suggèrent l'insignifiance d'une vie de difficultés, de misère et de souffrance et *une vie de boy*, ou *boy* si on s'en tient aux péripéties du roman *Une vie de boy* (Oyono : 1956). Pareillement, le terme *humiliations* est toujours associé à l'idée de souffrance plutôt morale du fait que l'amour-propre est bafoué par l'autre. Il fait allusion à des traitements dégradants subis et qui atteignent l'intégrité morale (et

© *Tous droits réservés*

même physique) en ébranlant l'état psychologique, en détruisant l'image de soi. Et souvent *les larmes* sont la façon que l'esprit a d'évacuer cette souffrance à un stade avancé. Ce terme révèle donc un élément caractéristique de la souffrance morale mais il est aussi lié à la souffrance physique.

Bouleversé, traumatisé, meurtri, enfoncé dans les marécages terminent l'isotopie de la souffrance morale. En effet, être bouleversé, traumatisé, c'est perdre la sérénité suite à un choc émotionnel violent. *Etre meurtri*, c'est subir une blessure morale profonde. Comme on le constate, les termes utilisés sont assez frappants, assez forts pour évoquer l'idée de violence et rappeler l'état psychologique de l'énonciateur qui traduit désormais sa personnalité de révolté. *Enfoncé dans les marécages* évoque une vie de misère qui n'est pas sans rappeler toutes les souffrances et les affronts qu'il faut endurer pour vivre dans un tel milieu. Ce qui revient donc à dire qu'il faut forcément se faire moralement violence pour pouvoir y vivre. Et si le narrateur trouve cette situation plus enviable que la sienne, on s'image aisément le degré de souffrance dans laquelle il vit lui-même.

La souffrance physique est perceptible à travers une autre série lexicale parcourue par des catégories sémiques communes qui conduisent à des traits sémantiques convergents quels que soient l'organisation paradigmatique (nom, verbe, adverbe, adjectif…) et distributionnelle (structures syntaxiques dans lesquelles les termes sont intégrés). On relève ainsi le profil suivant : *balles rebelles des militaires sifflent ; panser ses plaies ; coups de pieds dévastateurs ; maître ; éraflures ; souffre-douleur ; battre ; fameux et honteux noirs paradis ; revendications ; hystérique ; fou furieux ; incontrôlable ; tire sur tout ce qui bouge ; bandits ; volent ; violent ; pillent ; saccagent ; femmes violées ; piégés ; des larmes ; versent des larmes.*

Parler de *militaires* et *de balles qui sifflent* ou de quelqu'un qui *tire sur tout ce qui bouge* traduit l'état le plus avancé de la violence physique qu'est celle de la guerre. C'est, en effet, la pire des violences qu'un être humain puisse exercer sur son prochain. Produire un tel vocabulaire est une preuve que l'énonciateur cherche visiblement à choquer. Il ne fait pas autrement quand, dans la chaîne syntagmatique, se suivent des termes comme *battre*, *volent, violent, pillent, saccagent* qui sont des verbes d'action violente insinuant l'usage de la force brutale, ou d'autres comme *bandits* qui rappelle des auteurs d'actions criminelles. Ces termes sont accompagnés par d'autres tous aussi caractéristiques tels que *plaies, coups de pieds dévastateurs, éraflures, manifestants piégés, femmes violées* exprimant des voies de fait, *maître,* en raison des connotations péjoratives qui l'activent ici à savoir la domination, la sujétion, la soumission de l'autre, les contraintes, la dépendance, ainsi que les violences et brimades de tous ordres sur l'autre ou *larmes* en tant que subséquents à des blessures, à des coups douloureux.

En outre*, hystérique, fou furieux, incontrôlable* participent à l'expression de la violence physique à plus d'un titre parce qu'ils démontrent un état d'extrême agitation physique dans lequel on est capable de libérer toute la violence contenue. Ainsi, par ces termes, on constate bien que la violence verbale est induite par la dureté du vocabulaire, dureté qui est également propagée par *revendications, noirs paradis, souffre-douleur. Paradis* choque, en effet, par sa détermination à savoir *noir* qui lui forge, du coup, une axiologie négative dont les connotations évoquent, au lieu de la paix et l'abondance, les souffrances physiques, les tortures multiformes dignes d'un goulag soviétique. *Revendications* connote lui aussi, un rapport de force parfois violent entre régimes et administrés, des troubles sociaux qui installent la violence généralisée. *Souffre-douleur* désigne une personne, un animal qui subit les mauvais traitements, essuie les colères, les railleries de quelqu'un ou un groupe de personnes. Tous ces termes, autant qu'ils sont, développent, chacun, des sèmes de la

© Tous droits réservés

violence physique qui consolident, dans le discours du narrateur, la notion de violence et surtout de violence verbale.

La dernière catégorie lexicale relative à cette notion de violence est animée par les sèmes liés à la cruauté. On relève ainsi : *règne sans partage des armes ; cinq décennies de cruauté ; terreur ; parenthèses de sang ; atrocité ; chars ivres de fureur ; tigres affamés ; fureur noire et aveuglante ; manifestants massacrés ; kalachnikov ; des larmes, encore des larmes ; rien que des larmes ; du sang, encore du sang, rien que du sang ; du sang et des larmes, des larmes et du sang ; cette sanglante et atroce répression ; le matin a été rouge ; jour funeste.*

Le sens de la première occurrence à savoir *règne sans partage des armes* s'éclaire avec *cinq décennies de cruauté* et de *terreur* dans la signification de la notion de cruauté. Celle-ci est enrichie par des éléments tels que *atrocité, sanglante et atroce répression, fureur noire et aveuglante, manifestants massacrés* dont les simples dénotations donnent l'idée de l'ampleur de l'horreur, de la monstruosité de la scène évoquée. La métaphore *chars ivres de fureur* et le comparatif *tigres affamés* renforcent cette notion de cruauté en donnant une vision hyperbolique de la situation. Les jeux de mots que le narrateur réalise avec sang et larmes dans : *des larmes, encore des larmes ; rien que des larmes ; du sang, encore du sang, rien que du sang ; du sang et des larmes, des larmes et du sang* traduisent l'incommensurabilité de l'horreur, des atrocités mais aussi l'ampleur des victimes humaines tombées sous la furie sanguinaire et funeste que rappelle *kalachnikov* synonyme de mort et de blessures atroces. *Rouge*, dans *le matin a été rouge*, et *funeste*, dans *jour funeste*, complètent le tableau en suggérant l'abondance du sang versé et les découvertes macabres à la suite des orgies sanguinaires, de la barbarie sans nom orchestrées par militaires et politiques.

Le vocabulaire de la violence est tellement dense, ses réseaux lexicaux et sémantiques tellement opérants qu'il déteint sur l'ensemble du corpus et par extension sur l'ensemble du discours romanesque. Bien que les passages choisis soient des cas absolus dans la représentativité en matière du vocabulaire de la violence, il n'en demeure pas moins que les passages qui en sont moins nantis regorgent de quelques termes qui par leur dureté expressive, tranchent et dominent pour inscrire, en dernier ressort, le discours dans la violence.

La force des mots qui traduisent cette violence verbale affecte bien entendu les images que construit le narrateur autour des acteurs sociaux impliqués dans l'intrigue. Ces mots déconstruisent, en effet, l'image de l'homme politique et du militaire qui sont désormais perçus dans leur sadisme et leur inhumanité. Les valeurs ou système de valeurs qu'ils véhiculaient rentrent en conflit avec ceux que donne le narrateur. Sur cette base, on est en accord avec Galatanu, Bellachhad et Cozma (2012) disant que tout acte de langage, toute prise de parole, dans la perspective des sciences du langage, est une menace du territoire de l'autre. Gusdorf (1977) renchérit en affirmant que chaque sujet parlant se livre au péril d'autrui. On voit clairement que le narrateur touche leur ego et brise leur image publique par des attaques verbales que consignent les mots qui dévalorisent leurs faces positives.

Galatanu, Bellachhab et Cozma reconnaissent que l'acte de parole est aussi une mise en danger de soi-même. Mise en danger relativement aux ripostes, mais également mise en danger par rapport à l'image de soi. Visiblement le narrateur ne cherche aucune façon d'entretenir son image publique puisqu'il se décrit lui-même de la manière la plus dévalorisante qui soit :

> Je suis devenu *l'esclave de la misère*. P. 12
> Si je traine ma *répugnante carcasse* de silhouette dans ce foutu pays, c'est parce que la mort ne veut pas de moi. P.13

http://univ-bejaia.dz/leu
© *Tous droits réservés*

> C'est vrai, je suis devenu une *loque*, alors tout le monde pense que je suis un *loufoque*. P.14
> C'est ma culture de *SDF*. P. 15

Ces mots sont assez forts pour donner une image détraquée qui suscite beaucoup plus d'antipathie que de compassion ou de pitié. Les contenus propositionnels sont plus révélateurs dans ce sens.

Si le choix lexical donne directement accès à la notion de violence comme on vient de le voir tantôt, il arrive des fois où il faut passer par l'intention (volontaire ou involontaire) du locuteur par l'analyse des unités de sens qu'on désigne, ici, sous l'appellation de contenu propositionnel. Le contenu propositionnel se perçoit comme une idée que le locuteur développe dans une phrase ou série de phrases ayant une unité de signification.

2 – Le contenu propositionnel

Le contenu propositionnel est le sens généré par une ou des phrases contrairement au sens lexical qui est attaché dans la plupart des cas à un terme. Il est encore plus attaché à l'interprétation mais surtout au contexte énonciatif qui donne le degré d'inflexion de l'intentionnalité vers une volonté manifeste ou non c'est-à-dire qu'il permet d'apprécier le contenu comme un vouloir dire volontaire ou accidentel (involontaire) en fonction du contexte. En tout état de cause, les contenus propositionnels volontairement activés et intrinsèquement violents prolifèrent à commencer par ceux discriminant et catégorisant le narrateur lui-même :

> Même Magamou-la plaie vaut mieux que moi. P.11

> Je bois tout ce que je trouve comme eau pour étancher mon insatiable soif, je mange tout ce que je gagne, encore faut-il que je trouve quelque chose à mettre sous ce qu'il me reste de dents, je dors là, à côté de cet immense tas d'immondices, de cette puanteur cadavérique des fœtus abandonnés dans des sachets par des filles désespérées, de l'odeur insoutenable des cacas de toutes formes, de toutes tailles et de toutes couleurs, avec des asticots énormes ( ) je dors au milieu de ce tintamarre, du coassement ininterrompu des crapauds-brousse (…) je dors au milieu de ce carnaval macabre des moustiques sadiques bien décidés à me faire ma petite peau de chagrin. P.12

Le fait de considérer que la situation de l'un des personnages les plus miséreux est plus enviable que la sienne est véritablement une néantisation de soi, une catégorisation absolument dévalorisante pour l'image publique du narrateur. S'en prendre à soi-même avec une telle virulence dénote clairement une absence d'amour-propre et de considération de soi qui amènent à se dévoiler dans toute son intimité. S'exposer de la sorte ne peut être compris que comme une violence contre soi. Et comme c'est par le langage que cela arrive, on ne peut parler que de violence verbale.

Boire n'importe quoi, manger n'importe quoi, dormir dans la puanteur des immondices, des déjections et des débris humains, être livré aux moustiques et aux bruits assourdissants des crapauds, tout cela dénote la truculence, le caractère excessif des propos qui, finalement, heurtent la sensibilité, bouscule les valeurs individuelles ou collectives de la vie moderne pour exposer une déchéance hors du commun. On l'a dit, l'excès de langage est aussi un facteur de violence verbale

http://univ-bejaia.dz/leu
© Tous droits réservés

et le narrateur ne ménage pas l'intention, n'utilise pas de demi-mot, et, s'agissant de contenu, d'euphémisme lorsqu'il parle de lui. Toute cette violence contre lui-même le rend vulnérable, mais en même temps antipathique du fait de la vulgarité qui ressort en lui. Il reste encore plus antipathique lorsqu'il parle des autres.

La veine toujours critique et moqueuse est constamment empreinte d'une tonalité caustique qui donne à son discours une teneur de violence :

> Je me suis surtout interrogé sur la mission de ces « hommes de Dieu », de ces guides spirituels qui ont tourné le dos à la vérité, ils ont perdu la voix devant tous les abus et toutes les formes d'exploitation du peuple, ils ont abandonné le peuple à son triste sort, ils ont abandonné les pauvres et les sans voix, ils sont devenus les bras séculiers des pouvoirs politiques, ils sont devenus tous des hommes d'affaires véreux, ils font du business avec le nom de Jésus-Christ (…) partout s'installent des « hommes de Dieu » en quête de gain facile, ils ont opté pour le confort de la félicité terrestre. P.95

Chaque phrase sonne, ici, comme un opprobre jeté sur l'église évangélique, du moins sur ses représentants, une humiliation extrême pour leur condition d'hommes de Dieu. Humilier, déshonorer, c'est utiliser un mécanisme discursif dont le but est clairement de discréditer l'autre, de détruire les valeurs, les croyances et les convictions qui fondent sa place sociale. C'est ce que fait le narrateur, ici, qui crée les conditions pour une hostilité, une incompatibilité des faces. Il attaque grossièrement l'image publique du clergé et cela entraîne, comme le disent Barbier et Galatanu (2000 :35), une dynamique identitaire dans le sens où il formule une autre catégorisation, une typification, une nouvelle grille de propriétés définitoires qui rentrent en conflit avec les valeurs habituelles. Le contrat linguistique, selon Gusdorf (1977), s'accomplit dans une obéissance partagée c'est-à-dire dans l'équilibre des faces. Le narrateur rompt cet équilibre par une dénonciation des travers du clergé en provoquant un mal-être, une honte publique pour tous ceux qui se réclament comme tels. L'humiliation, la dénonciation, la vexation de l'autre est un ressort permanent que le narrateur use pour traduire son opposition à certaines pratiques, à certains comportements :

> Vraiment, j'ai du mal à accepter toutes ces compromissions, toutes ces supercheries, j'ai du mal à accepter la profanation de l'enseignement, j'ai du mal à accepter que des enseignants se fassent payer pour donner des notes de complaisance à l'oral d'un examen ou d'un concours, j'ai du mal à comprendre que des enseignants commis à la surveillance des épreuves puissent demander aux candidats de leur verser une cotisation s'ils ont envie de se faire aider, j'ai mal de tout et de tout… p.77

Sous les faux airs de politesse (j'ai du mal au lieu d'utiliser des termes plus véhéments : je refuse par exemple) se profile une dénonciation en règle du corps enseignant en rappelant la bassesse dans laquelle il est tombé. Rendre un tel témoignage est de nature à frustrer, à agacer ceux dont on parle et à susciter de leur part une réaction correspondante : l'inimitié. Ainsi, tout comme le corps enseignant, il met mal à l'aise tous les acteurs sociaux dont il parle : le politique, le policier etc. en passant par la prostituée. Il est à tout instant à la provocation et enclin à s'opposer parce qu'il *en a marre* de tout et *mal de tout et de tout*. Pareille attitude ne peut que susciter de la violence puisqu'il est en butte à des sentiments affectifs visiblement non contenus et dont les manifestations contreviennent au contrat linguistique : il rompt toujours l'harmonie discursive par ses excès langagiers qui peuvent être, en fin de compte, compris comme une crise, une révolte contre la désillusion, contre le fait qu'on lui « *a fait croire que, dans ce foutu pays, tout va bien, tout baigne*

© *Tous droits réservés*

dans l'huile, pour le meilleur des mondes » p.7. C'est dans ce même esprit qu'il entre en interaction verbale, même avec Dieu pour qui on a en général un respect dévot :

> Je me demande ce que j'ai pu bien faire pour mériter cela, hein, Dieu, aujourd'hui dis-moi, ce que j'ai fait pour porter à moi tout seul toute la misère du monde, je ne dis même pas de ce foutu pays, hein, dis-moi ce que mes parents et grands-parents ont pu faire pour que je porte tout seul, sur mes épaules frêles et endolories, tous les malheurs de l'humanité, hein, dis-moi est-ce que quand tu as envoyé ton fils unique pour sauver le monde j'étais là, hein, dis-le moi, est-ce que j'étais là quand on le crucifiait sur la croix, regarde-moi bien, moi, ma peau est noire…alors que celle de Ponce Pilate et tous ces tortionnaires était blanche, alors pourquoi c'est moi que tu as choisi pour payer à leur place, hein, je veux savoir, dis-le moi pour que je ne me demande pas à mon tour, « Et si Dieu n'aimait pas les Noirs » p.13

On s'adresse généralement à une divinité avec beaucoup de respect parce qu'il occupe une position de pouvoir et d'autorité plus importante. Avec Dieu, en termes d'interaction verbale, on est dans un rapport de verticalité (Dieu étant au-dessus) qui montre qu'on n'est pas dans une interaction égalitaire. Le narrateur détruit cet ordre interactif, l'inverse même à la limite pour demander des comptes à Dieu. La tonalité interrogative du discours qui soumet, en quelque sorte, Dieu à un interrogatoire atteste de ce rapport de force inversé et la prise du pouvoir du narrateur qui cherche à s'imposer. En effet, la modalité interrogative telle qu'elle figure, ici, est une approche frontale qui apparait comme un défi lorsqu'on mesure les accusations qu'elle supporte. Elle déstabilise fondamentalement l'interlocuteur (Dieu), l'infériorise en même temps qu'elle traduit le culot, l'effronterie du narrateur. Pour montrer encore plus de dureté dans son discours il s'aide d'intensificateurs ou durcisseurs discursifs tels que les *hein* ponctuant l'énoncé et la modalité injonctive forte à travers les *dis-moi, dis-le-moi* qui, pragmatiquement, traduisent la force, la pression expressive appliquée pour dominer c'est-à-dire prendre une position de pouvoir. Il ouvre, ainsi, un conflit direct par un ton visiblement belliqueux qui ne laisse donc pas de doute sur la violence verbale. On voit que le désabusement, les pressions sociales sont si forts qu'il s'oblige à l'irrespect, à la violence contre tout, même contre Dieu.

Avec les acteurs sociaux, l'interaction verbale est toujours violente parce que le narrateur est permanemment en réaction, en désaccord. Ses désaccords sont, en effet, tellement catégoriques qu'ils ne manquent pas de vexer, de frustrer l'interlocuteur :

> Il se propose de me prêter de l'argent (…) et de m'accompagner chez le talisman qui lui a donné cette puissance, c'est sûr, soutenait-il, que ma vie va changer, d'ici quelques moi, je serai un homme nouveau, un homme béni de Dieu, je roulerai carrosse, je ferai des soins de beauté… j'ai écouté attentivement cette opération marketing de mon ami et je lui ai demandé d'ouvrir sa Bible, précisément au chapitre 15 du livre de Jean, verset 16 …en méditant ce passage, il est évident que ne peut servir le Christ qui veut, personne ne peut parler en son nom s'il n'a été appelé, s'il n'a été choisi, je ne peux donc le servir puisque je n'ai pas bénéficié de cette faveur, je ne peux non plus tricher avec Dieu… P. 97-98

Le fait même de rappeler le verset de Jean à son interlocuteur qui se trouve être un pasteur est une façon indélicate de dire à celui-ci qu'il est dans le mensonge parce qu'il n'a pas été appelé et qu'il ne valait pas la peine de l'entrainer avec lui, dans ce mensonge : il ne peut pas tricher, comme lui, avec Dieu. Il désavoue son interlocuteur qui vient lui donner conseil, le ridiculise à la limite en lui rappelant qu'il est un tricheur selon l'implicature, le sens réellement communiqué

© Tous droits réservés

dans la perspective de Grice (1975) par son discours. Son refus sonne comme une injure, une humiliation pour le pasteur qui, dépité, lance de façon péremptoire : « tu ne vas pas changer » p.98.

Ainsi, dans les mots (lexique) comme dans les contenus propositionnels, le narrateur est toujours enclin à la violence, guidé qu'il est par sa condition de révolté, par son souci iconoclaste, disons son désir de faire changer quelque chose au moins dans cette société vacillante.

II – Les aspects pragmatico-discursifs

Les aspects pragmatico-discursifs concernent les éléments dont la signification ne peut être comprise que relativement à leur contexte d'emploi. Reconnus comme des marqueurs de discours ou encore comme des particules pragmatiques, Galatanu (2003 : 213) dira d'eux qu'ils assurent principalement des fonctions interpersonnelles et textuelles et s'envisagent comme des occurrences énonciatives considérées dans la singularité de l'acte de la parole. Dans l'analyse de la violence verbale, on les appréhende « en termes d'actes non potentiellement violents mais qui risquent de l'être par transférabilité d'une pratique sociale à l'autre » (Galatanu, Bellachhab : 2012). En effet, il se trouve que certaines paroles, certains actes énonciatifs initialement non violents deviennent violents lorsqu'ils sont intégrés dans un environnement discursif inspirant de la violence. Par une sorte de contamination, l'élément pragmatico-discursif se charge de l'intention ambiante de l'énonciateur et des variables contextuelles pour acquérir des traits menaçants :

> Et dire que pour déféquer comme des enfants de l'indépendance, il faut le concours d'un organisme international, *merci donc à l'UNICEF pour cette mission civilisatrice*, mais sachez que votre mission n'est pas terminée, loin s'en faut, il y a encore des milliers de villages qui attendent leur tour, cette fois-ci, *je vous en supplie*, commencez par le mien. P. 25

Les occurrences intéressées concernent celles qui sont mises en italique. En effet, *merci donc à l'UNICEF pour cette mission civilisatrice* et *je vous en supplie* sont dans un fonctionnement discursif ordinaire des propos rassurants pour la face positive de l'interlocuteur. Ils mettent celui-ci en valeur et en confiance par l'harmonie interactive qu'ils créent et par l'équilibre interpersonnel qu'ils engendrent. De la sorte, aucun des acteurs énonciatifs ne subit aucune contrainte mise à part celle du respect mutuel. Mais, ici, l'environnement discursif corrompt leur douceur, leur valeur apaisante et pacifique par une hybridation, une altération du sens. On constate bien que ces deux occurrences sont enserrées dans un parcours discursif où le narrateur fait des remarques désobligeantes : a-t-on besoin d'un organisme international pour si peu de choses ? A peine si le narrateur ne dénonce pas le pitoyable et le ridicule de la situation, l'inconséquence de cet organisme. Le *merci* sonne dans ce cas comme une moquerie, une raillerie face à l'engagement d'un si grand organisme pour quelque chose de si anodin (six latrines). Il en est de même pour l'autre occurrence : on supplie pour quelque chose d'important et de capital. Or le narrateur semble dénoncer la valeur futile et dérisoire de la donation dont il souhaite, par raillerie, que son village aussi soit bénéficiaire. L'insignifiance de l'action ne peut donc expliquer la supplication si ce n'est pour traduire une moquerie à l'endroit de ceux qui croient poser une action de grande envergure. Cette moquerie détruit, en quelque sorte, pour paraphraser Goffman (1974 : 9) la valeur sociale positive que revendique l'UNICEF ou qu'il essaie de construire. Pour lui, une parole, un acte énonciatif est potentiellement violent s'il se met en conflit avec cette valeur sociale positive. Le conflit étant donc bien perceptible, ici, on ne s'étonne pas de la violence verbale dans ces propos.

© *Tous droits réservés*

Par ailleurs, Dominique Lagorgette (1994 ; 2003a) rappelle que prononcer des insultes ne signifie pas insulter et que pour mesurer la violence d'un acte énonciatif on doit se référer à la réaction de l'interlocuteur (métadiscours prononcé par l'allocutaire, réponse (Vanessa Obri : 2008)). Autant dire que tant que l'interlocuteur accueille les propos de son locuteur avec sérénité et s'inscrit toujours dans l'harmonie discursive, peu importe les mots violents, on ne parle pas de violence verbale en tant que telle dans la mesure où il n'y a pas de rupture dans l'échange, ni de conflit instauré. En revanche, si un propos qu'on classe d'ordinaire comme rassurant, apaisant, non violent suscite une réaction violente de la part de son récepteur, il sera jugé violent parce qu'il crée une tension, perturbe l'harmonie discursive en installant un conflit, une incompatibilité, une hostilité.

> Je ne m'étais pas encore remis de ma surprise lorsqu'il me confia qu'il avait bénéficié de la complicité de Tétéfouè, mon oncle maternel qu'il connait assez bien, en des termes allusifs qui ne nous échappent pas, Nous, Enfants de la tradition : *« quand dans un village tout le monde se met à poils, il faut en faire autant sinon c'est vous qu'on traitera de fou »,* alors là je suis devenu furieux, je ne supporte pas que l'on me fasse des reproches parce que je n'ai pas fait comme les autres, parce que je n'ai pas suivi le mauvais exemple, parce que je n'ai pas triché p. 43

D'un point de vue purement sémantique, les propos en italique ne présentent rien d'injurieux, de menaçant dans leur signification. On les perçoit donc comme anodins et inoffensifs dans le contenu propositionnel comme dans le lexique parce qu'en apparence rien n'éveille à la violence. Seule la réaction de l'interlocuteur (ici, le narrateur) transforme cette parole inoffensive en un acte violent. La fureur avec laquelle il accueille ces propos montre, en effet, qu'il a été profondément contrarié et même offusqué. Cela démontre clairement qu'il est face à une parole hostile, une parole qui est en opposition avec les valeurs individuelles ou sociales qu'il revendique. C'est donc une parole violente dans la singularité de la situation énonciative présente. Pour comprendre cette réaction, il faut dépasser le niveau syntactico-sémantique pour prendre en compte des aspects pragmatiques. Grice (1975) a montré qu'il y a des possibilités de pouvoir communiquer plus que ce que l'on signifie par les énoncés. En effet, au-delà de la signification de la phrase se trouve une autre signification qui dépend de l'intention communicative du locuteur. Cette signification est la résultante de l'usage qu'il en fait. Ce qui fait dire Jean Cohen que « le sens pragmatique renvoie non au contenu mais à l'usage » (cité par Jean Caelen : 26). Et selon l'usage, ici, l'intention communiquée par le locuteur se résume en ceci : « tu es fou parce que tu ne veux pas tricher ». Une telle interprétation éclaire mieux la réaction du narrateur en présentant une parole violente. D'ailleurs, celui-ci l'accueille comme un reproche et cela est suffisant pour susciter une réaction violente, pour créer donc un échange conflictuel.

En outre, l'exemple des pages 97-98 déjà cité dans la partie précédente peut avoir de l'intérêt dans cette approche pragmatico-discursive de la violence verbale. En fait, il n'y a rien de méchant à proposer son aide à quelqu'un pour le sortir de la misère. Le pasteur lui tient même des propos très rassurants, très apaisants et très flatteurs qu'une personne de son statut pourrait accueillir avec beaucoup d'espoir : vivre une nouvelle vie, être béni de Dieu, loger dans les quartiers huppés, manger et boire ce dont on envie, visiter les meilleurs endroits dont tout le monde rêve, devrait être des propos qui flattent la face positive et susciter une meilleure réception. S'il en est autrement, c'est parce que le décodage d'un point de vue pragmatique insinue que les propos sont malveillants ou hostiles au point de provoquer une incompatibilité des faces positives, de porter atteinte aux valeurs personnelles cultivées. Ainsi, on constate que des contenus potentiellement non violents sont travestis par des situations privées, inédites aussi bien que par des formes de

http://univ-bejaia.dz/leu
© Tous droits réservés

pratiques sociales (Galatanu, Bellachhad : 2012) pour communiquer, dans la position actuelle du narrateur, de la violence verbale.

L'exemple suivant offre aussi un trait vraiment caractéristique dans ce sens :

> « Bonsoir la vieille » (P. 32)

Kerbrat-Orecchioni (1992 :215-223) considère les termes de salutation tel *bonsoir* ici, comme des formules de politesse qui dans les rapports ordinaires ou courants ont pour effet de rendre, en général, l'entame conversationnelle plus conviviale et de minimiser les risques de réaction négative plus ou moins violente. Ce sont donc des adoucisseurs qui limitent les risques conflictuels en créant les conditions de recevabilité. Comme tels, ils sont pragmatiquement potentiellement non violents. Il en est aussi ainsi pour le terme *la vieille* lorsqu'on se place dans un contexte africain : *la vieille* est pour les jeunes ivoiriens, une manière affective et respectueuse d'appeler une femme d'un âge mûr, avec bien entendu, un brin de familiarité. Sur cette base, il ne devrait servir qu'à désamorcer des tensions plutôt que d'en créer. S'il en est à en créer, c'est parce que la prostituée, relativement à son métier, refuse cette désignation. Elle ne voit pas le côté affectif mais s'indigne des connotations et de l'axiologie négative du mot qu'en apparence le locuteur ne voulait pas impliquer mais qui s'activent dans son esprit à elle. Elle accueille très mal ce mot qui déclenche toute la tension, toute la violence qu'on ressent dans sa réaction verbale.

III – Les mécanismes discursifs

La violence verbale procède de différents mécanismes langagiers recouvrant des aspects autant sémantico-discursifs que pragmatico-discursifs. Il s'agit en fait des formes d'expression qu'un locuteur utilise, par exemple, pour réaliser un discours violent. Ces mécanismes selon Galatanu et Bellachhab (2012) se formalisent autour de quatre noyaux qui développent chacun l'un d'entre eux. On a donc quatre mécanismes probables de l'expression de la violence verbale qu'on peut identifier comme suit :

-une violence verbale où l'expression/explicitation d'une mention de communiquer quelque chose de valeur axiologique négative est le trait le plus saillant de la signification comme dans le cas de menacer, insulter, injurier, invectiver, maudire, accuser, reprocher, critiquer, etc.

-une violence verbale où l'irrespect de la volonté d'autrui constitue le trait proéminent comme dans le cas de ordonner, interdire, imposer, etc.

-une violence verbale où le conflit généré par la contrariété est mis en évidence au détriment des autres traits comme dans le cas de contredire, interrompre, désavouer, démentir, réfuter, etc.

-et une violence verbale où l'expérience du mal et/ou l'expression d'un affect négatif est mis en avant par rapport à d'autres spécifications qui seront reléguées à l'arrière-plan comme dans le cas de menacer, humilier, intimider, etc.

Le discours du narrateur est surtout riche d'accusations, d'injures, d'invectives, de reproches et de critiques. Il annonce les couleurs déjà à la page 7 avec le passage suivant :

> De tout temps, on nous a fait croire que dans ce foutu pays, tout va bien, tout baigne dans l'huile, pour le meilleur des mondes, et comme La Bouche qui Mange ne Parle pas, jamais personne n'a levé le petit doigt pour parler de nous, nous les gens de rien du tout.

http://univ-bejaia.dz/leu
© *Tous droits réservés*

L'accusation est évidente à travers les bouts de phrase *on nous a fait croire* et *jamais personne n'a levé le petit doigt*. Le narrateur accuse certainement les dirigeants de *ce foutu pays* de mensonge et d'inactivité en ce qui concerne leur situation, préoccupés qu'ils sont de « manger » c'est-à-dire de se servir eux-mêmes. L'accusation jette, ici, un discrédit sur leurs aptitudes à gouverner, leur bonne foi, leur honnêteté, leur sincérité, et sans être très forte, elle suffit tout de même pour briser leur image positive et traduire également que le narrateur s'oppose déjà à quelqu'un ou à un groupe. D'où la violence verbale. Dans cet autre exemple, l'accusation devient directe, très appuyée et donc plus violente, donnant ainsi la mesure de l'hostilité langagière.

> …je suis une victime du système, c'est pourquoi, « j'accuse », oui, j'accuse ce système mafieux et éhonté et tous ceux qui l'animent d'avoir volé mon rêve de banquier, et dire qu'avec toutes ces combines, toutes ces forfaitures, lorsqu'on veut parler dans ce foutu pays, l'on nous dit chut : « on développe », mais dites-moi, quel est ce développement qui sacrifie le mérite, quel est ce développement qui cultive le clientélisme et la médiocrité (P. 121)

L'accusation s'accompagne de désignations indiquant l'affect négatif du narrateur surtout dans les éléments comme *foutu pays* et *nous, les gens de rien du tout* (exemple cité tantôt). Par ces tours, il cherche volontairement à communiquer sur les uns et les autres une information d'une valeur axiologique négative. En effet, que ce soit sur son propre compte ou sur celui d'un autre personnage, la révolte qui influence, sans doute, son jugement, le contraint à des remarques fortes d'une portée axiologique négative qui rend son discours assez virulent.

On a eu l'occasion de voir certains éléments dans l'analyse sémantico-discursive faite dans la première partie. Ici encore, il traite sa silhouette de *répugnante carcasse* (P.13), de *pauvre squelette* (P.51), se décrit comme *un gueux* (P .29), comme *un trou* (P.41) en tant que buveur, *un sans gêne*, *un esclave* (P. 12), *une silhouette indésirable* (P. 16), *un homme pouilleux* (P. 29). On voit là, l'expression de la violence verbale telle que le décrit le premier noyau à savoir la communication explicite d'un affect négatif. C'est le même noyau qui est à l'œuvre dans plusieurs de ses désignations : *femme acariâtre, irascible et intolérante (P.22), journaleux (P. 28), désopilantes rondeurs (P. 34), des femmes plates comme des assiettes (P. 36), plumitifs (P. 42), le tricheur (P. 45), con pourri (P. 90), odeur nauséabonde (P. 90), baisodrome (P. 90), ces seins flasques comme des chambres à air dégonflés (P. 35).* A travers ces termes, on se rend compte de la veine palabreuse, plutôt, querelleuse qui pousse le narrateur à cet excès de langage où l'injure se propage dans tous les arcanes pour constituer finalement le fonds de commerce dans l'action énonciative de ce dernier. Ils laissent ainsi dans le discours une marque d'aigreur tellement vaporeuse, envahissante qu'il se recouvre de dureté et de malveillance.

Les invectives sont également du lot pour respecter et consolider la ligne de la violence verbale instituée dans le discours :

> « Qui est vieille, interrogea-t-elle, hein, qui est vieille, c'est moi qui a couché toi, hein, qui est vieille, imbécile, cosson malade, qui est vieille », je tentai de la calmer en disant « non, maman, écoute », elle m'interrompit énergiquement : « ah bon, petit, je suis ton maman, tu baises ton maman, pourquoi tu laisses ton maman à la maison pour venir ici m'insulter, vas baiser ton maman, pas moi » (P. 33)

On constate bien que les rencontres sont faites de confrontations violentes où les railleries se mêlent aux injures, aux menaces pour créer un climat d'insécurité où il n'y a aucune chance de voir prospérer une harmonie discursive. Les adresses de la prostituée à l'endroit du narrateur constituent de véritables invectives qui ajoutent à l'hostilité interactionnelle.

© *Tous droits réservés*

Si la violence verbale ne procède pas du seul narrateur, il est cependant celui qui manifeste le plus d'incompatibilité, d'hostilité à travers les nombreuses critiques, les nombreuses dénonciations qu'il fait. Les exemples des pages 77 et 95 (voir supra) où il critique respectivement les enseignants et les pasteurs sont très significatifs. On pourrait ajouter à ces exemples, quelques autres :

> Vous vous en doutez, ma fortune à moi, ce n'est pas l'argent, ce ne sont pas les gigantesques maisons bâties par les dirigeants de ce pays pour narguer les services des impôts parce qu'ils ne leur payeront aucun centime, alors là jamais, ce ne sont pas non plus les toiles des plus grands peintres du monde qui se disputent une place de choix dans leurs salons, ce sont les informations que je détiens… comme je ne dis rien à personne, même pas à ceux qui recherchent désespérément des crânes humains pour faire des sacrifices en vue de devenir riches, de gagner les élections ou accéder rapidement à des postes de responsabilité, je traine ma silhouette indésirable partout… (P.15-16)

Sa langue est tellement accrocheuse qu'il ne laisse pas d'envoyer des piques, de faire des remarques désobligeantes à l'endroit de certains acteurs sociaux chaque fois qu'il en a l'occasion. Comme on peut s'en rendre compte, les critiques, les dénonciations, les injures constituent le ferment, la substance organique qui cristallise le discours littéraire dans cette œuvre :

> Je les ai vus retourner les décombres, ramasser les bouteilles vides pour y mettre les jus de bissap et de passion destinés à la vente, je les ai vus ramasser, dans l'arrière-cour des services des pompes funèbres, des barres de glace qui ont servi à la conservation des cadavres pour faire du gnamankoudji glacé, du jus de gingembre et le vendre devant les établissements scolaires et hospitaliers…j'ai vu ma tante mélanger à la pâte d'arachide, la farine ocre qu'elle a ramassée à même le sol devant les Grands Moulins et la vendre (P.15)

On remarque là, une dénonciation en règle des habitudes répréhensibles de certains acteurs sociaux, dénonciation qui est de nature à donner une image négative, à porter atteinte à leur utilité sociale telle qu'ils sont présentés, en fin de compte, comme des acteurs dangereux. Ce type de propos élabore les éléments et les effets discriminatoires qui peuvent pousser au rejet et à une réaction violente de la part des autres. Comme on voit, provoquer une telle situation ne peut être conçu que comme un acte de violence. Ici, encore c'est le premier noyau qui continue de prospérer car la volonté de provoquer, de dire du mal et d'insulter ne le quitte pas. Partout prolifère l'injure gratuite guidée par « son cœur embrasé de colère et de révolte (P. 73) » : *son putain de sexe, son sexe énorme comme une barre de saucisson (P.72) ; un client bourré de sperme comme un prisonnier de guerre (P. 32).* Ce type de discours crée, chez le récepteur, une impression désagréable qui oblige à une réception réservée ou hésitante sinon nerveuse parce qu'il bouscule les règles d'un échange réussi en termes de faces, les règles de courtoisie et de bienséance pour une harmonie discursive. Le narrateur ne cherche jamais à installer le récepteur ou les acteurs sociaux dans le confort d'un discours de salon mais il s'emploie plutôt à les ébranler psychologiquement, à les mettre mal à l'aise, à les frustrer, à heurter leur sensibilité pour espérer peut-être un changement. Et ce traitement de choc ne peut être que de la violence verbale.

Craignant que ses cris de cœur, ses critiques, ses dénonciations, ses injures ne fassent aucun effet, il fait le pari de menacer et d'intimider :

© *Tous droits réservés*

> Je ne sais plus ce qu'il faut faire, après avoir ancré en vain mon espérance en Dieu, que me faut-il faire, que reste-t-il après la Bible si ce n'est la révolte et la force, moi je pense que c'est la Bible ou le fusil et non la Bible et le fusil
>
> Dois-je choisir le pari des armes, n'avez-vous pas lu « les confessions d'un rebelle repenti ? », n'avez-vous jamais entendu parler des enfants soldats, et les rebelles du sud, et les rebelles du nord… (P.130)

Les exemples qui ont servi à décrire les différents mécanismes discursifs mettent en exergue deux noyaux à savoir, en premier, celui qui engendre la communication explicite d'une information dont le trait saillant réside dans son caractère axiologique négatif, et, en second, celui qui fait de l'expression de l'affect négatif le trait le plus saillant de la signification d'un propos. Ces deux noyaux entourent donc les formes de discours présentées sous les formes de l'accusation, de critique, de dénonciation, d'humiliation, de l'injure, de menace et d'intimidation qu'on a essayé, ici, de mettre en lumière.

Le discours, en tant qu'acte énonciatif, met généralement en œuvre plusieurs procédures énonciatives. En la matière, la présente analyse s'est efforcée de décrire principalement, dans « Dans ce foutu pays », celles dont le déploiement traduit dans les structures discursives les manifestations ouvertes ou accidentelles d'agressions verbales et que la linguistique interactionnelle appelle violence verbale. Celles-ci procèdent des mécanismes sémantico-discursifs et pragmatico-discursifs qui se manifestent dans les formes langagières ou les structures expressives révélant la menace, l'accusation, l'humiliation, l'injure, l'intimidation… Il s'avère que ces procédures énonciatives relatives à la violence verbale sont tellement opérantes, par la saturation du discours à travers les différents parcours figuratifs, par leur emprise dans la signifiance, qu'elles deviennent la substance organique qui solidarise tout le discours. Le narrateur, volontiers désireux d'exprimer un affect négatif, à cause de sa colère contre tout, répand les indices lexicaux et propositionnels, les multiplie afin de traduire sinon qu'il est en guerre contre tout, du moins que tout l'oppose à tout. En vérité, ce langage de la violence est le miroir du drame impitoyable qui se déroule entre la société et le narrateur lui-même.

Bibliographie

Corpus : KOFFI K. P. : *Dans ce foutu pays*, Collection Encres Noires, Paris, L'Harmattan, 2014

-BARBIER, J.-M., GALATANU, O. (2000) : « La singularité des actions : quelques outils d'analyse », *in L'analyse de la singularité de l'action. Séminaire du Centre de Recherches sur la Formation du CNAM*, Paris, Presses Universitaires de France, 13-51

-CAELEN, Jean**. :** Eléments de linguistique et de pragmatique pour la compréhension automatique du langage : du signe au sens, http://www-clips.imag.fr/geod/User/jean.caelen/cours%20accessibles_fichiers/Linguistique.pdf

-GOFFMAN, E. : *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974

GALATANU, O., « La sémantique des possibles argumentatifs et ses enjeux pour l'analyse de discours », dans M. J. Salinero Cascante et I. Inarrea Las Veras (éds.), *Actes du Congrès International*

© *Tous droits réservés*

d'Etudes Françaises, La Rioja, Croisée des Chemins, 7-10 mai 2002, Lagrano, Espagne, t. II, 2004, p. 213-225.

-GALATANU O. ; BELLACHHAB A. : « La violence verbale : représentation sémantique, typologie et mécanismes discursifs. » *Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 9. La force des mots : les mécanismes sémantiques de production et l'interprétation des actes de parole "menaçants", 30 juillet 2012. Disponible sur Internet : http://www.revue-signes.info/document.php?id=2893. ISSN 1308-8378

GALATANU O. ; BELLACHHAB ; COZMA A. M.: La force des mots : mécanismes sémantiques de production et interprétation des actes de parole « menaçants ». Introduction, *Signes, Discours et Sociétés* [en ligne], 9. La force des mots : les mécanismes sémantiques de production et l'interprétation des actes de parole "menaçants", 30 juillet 2012. Disponible sur Internet :

http://www.revue-signes.info/document.php?id=2893. ISSN 1308-8378

-GUSDORF, G. : *La Parole*, Paris, PUF, 1977

-GRICE, P. : *Logique et conversation*, Communications, 30, 57-72, 1979 (1975)

-KERBRAT-ORECCHIONI C. : *Les interactions verbales*, t.II, Paris, A. Colin, 1992

- LAGORGETTE, D. : « Les syntagmes nominaux d'insulte et de blasphème : analyse diachronique du discours marginalisé », *Thélème, Revista Complutense de Estudios Franceses*, Numéro spécial, 171-188, 2003a

-LAGORGETTE, D. : « Termes d'adresse, acte perlocutoire et insultes : la violence verbale dans quelques textes des XIVe, XVe et XVIe siècles », dans *La violence dans le monde médiéval*, Senefiance, 36, 1994, p.317-332.

- OBRY V. : « Violence verbale : autour des travaux de Dominique Lagorgette sur l'insulte. » Reverdie, Atelier de langue médiévale. Publié en ligne le 25 juin 2008

© *Tous droits réservés*